



JEANNE DU BARRY

Un film de Maïwenn

Avec Johnny Depp, Maïwenn,

Benjamin Lavernhe, Pierre Richard, Noémie Lvovsky, Pascal Greggory, Melvil Poupaud

Sortie 16 mai 2023

Durée 116 min

Download pressmaterial <https://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details/++/id/1239>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net
079 320 63 82
www.filmsuite.net

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102
8004 Zürich
www.frenetic.ch



SYNOPSIS

Réalisé et interprété par Maïwenn « Jeanne du Barry » fera l'ouverture du Festival de Cannes 2023. Le film marque le grand retour à l'écran de Johnny Depp.

Jeanne, fille du peuple avide de culture et de plaisirs, met à profit ses charmes et son intelligence pour gravir un par un les échelons de la société. Elle devient la favorite du roi Louis XV, qui ignore sa condition de courtisane mais retrouve auprès d'elle le goût de la vie. Les deux tombent éperdument amoureux. Contre toutes les convenances, Jeanne s'installe à Versailles. Et son arrivée scandalise la cour...



ENTRETIEN AVEC LE REALISATRICE MAÏWENN

Qu'est-ce qui vous a donné envie de consacrer un film à la figure de Jeanne du Barry ?

Tout commence quand je vais voir au cinéma en 2006 *MARIE-ANTOINETTE* de Sofia Coppola. Car, dès qu'elle paraît à l'écran, je suis fascinée par le personnage de Jeanne campée par Asia Argento. Je me sens immédiatement en connivence avec elle, elle me manque dès qu'elle quitte l'écran. Jeanne du Barry me séduit car c'est une looseuse magnifique. Peut-être parce que sa vie a des similitudes avec la mienne, mais ce n'est pas la seule raison. Je tombe amoureuse d'elle et de l'époque. Je me plonge dans une biographie très complète d'elle. Le désir de faire un film sur elle est immédiat mais va être contrarié pendant dix ans par un sentiment d'illégitimité à m'en emparer. À chaque fois que je termine un film, je me replonge pourtant dans ce livre mais sans jamais parvenir à triompher de mon complexe d'infériorité.

Qu'est-ce qui va changer la donne ?

Mon expérience acquise au fil des films que je réalise. C'est après le tournage de *MON ROI* que tout a fini par se décanter et que je me suis sentie capable de m'y attaquer, nourrie de cette expérience sur les plateaux, et de ma cinéphilie qui s'était renforcée au fil du temps et m'avait permis de savoir, à travers les films d'époque que j'avais pu regarder, ce qui me plaisait et me plaisait moins. Tout cela m'a permis de construire dans ma tête la manière dont je pourrais mettre en scène un film sur Jeanne du Barry, tout en ayant conscience de la quantité de travail que cela impliquait.

Comment démarrez-vous alors l'écriture du scénario ?

Entre 2016 et 2019, je me suis entièrement dédiée à l'écriture de ce scénario, de façon très disciplinée et quotidienne. J'avais besoin de ce côté très scolaire pour me plonger dans l'époque, lire tout ce que je pouvais trouver sur Jeanne et relever tout ce que j'aimais. Ce

travail-là m'a donné la base d'un scénario que j'ai ensuite élagué pour arriver à une première version qui racontait alors Jeanne de sa naissance à sa mort. Comme je voulais la défendre, j'avais besoin de la raconter en détails pour comprendre cette femme qui, après la mort de Louis XV, a continué à aimer, à faire énormément de choses.

Qu'est-ce qui vous fait cependant concentrer votre récit sur son histoire d'amour avec Louis XV ?

C'est dur de se détacher d'un biopic « classique » quand on aime autant un personnage. Mais si je choisis d'axer le récit sur la relation entre Jeanne et Louis XV, c'est parce que c'est elle qui la mène à sa perte et parce que tout ce qui a suivi son départ de Versailles est le résultat direct de cette période-là dont elle sort avec une étiquette qui ne la quittera plus : la pute du Roi. Or moi, je suis persuadée qu'elle ne méritait pas qu'on la résume à cela. Et c'est pour cela que j'évoque aussi, même brièvement, son enfance, sa jeunesse et ce qui se passe après la mort du Roi. Dans toutes mes lectures, un livre m'a particulièrement marquée : celui écrit sur elle par les frères Goncourt. Car il était totalement et gratuitement à charge contre elle. C'est intéressant de constater que plus on a avancé dans le temps, plus les portraits de Jeanne sont devenus élogieux.

Dans votre film, vous la montrez cependant autant attaquée par les femmes que par les hommes...

C'est ce qui fait de cette histoire un récit intemporel et moderne, sans avoir à forcer le trait. Ce que Jeanne a subi trouve des échos directs dans notre époque actuelle.

Quel a été l'apport de Teddy Lussi-Modeste dans cette phase d'écriture ?

Teddy est arrivé dans la dernière ligne droite. Après trois années en solitaire, je trouvais que la version à laquelle j'étais parvenue manquait d'aspérité. J'avais besoin – comme je l'ai fait pour tous mes films – d'un regard neuf, d'un ping-pong pour améliorer les choses. Et Teddy qui est un ami dans la vie et avec qui on a un langage commun, me paraissait la personne appropriée. Avec lui, les discussions sont fluides. Et puis il y a surtout Nicolas Livecchi à la production, il chapeautait les versions du scénario au fil du temps et était impliqué dans l'écriture de la voix off. J'ai proposé aussi à Emmanuelle Bayamack Tam de nous aider sur cette voix off, parce que j'avais envie de son regard et de son écriture sur cette voix. Parfois je saisis des opportunités pour rencontrer et échanger avec des gens que j'admire. Et elle est une des écrivaines qui m'a procuré le plus d'émotions ces dernières années.

JEANNE DU BARRY est sans doute votre film le moins bavard, le moins riche en dialogues. Pourquoi ce parti pris ?

Parce que l'époque m'a inspirée ça je crois. J'avoue que je ne sais pas trop d'où me viennent certaines envies donc c'est difficile de les justifier. En tout cas pour chaque nouveau film, j'ai envie d'essayer des nouvelles formes de narration, ce film n'est non seulement pas très bavard mais il a aussi une longue voix off. J'avais envie de sortir de la mise en scène de mes films précédents. Envie de changement. De nouveaux paysages. Nouvelles formes de langages.

Vous parlez de mise en scène.

Comment avez-vous pensé l'atmosphère visuelle de votre film ?

J'ai eu très tôt en tête ce vers quoi je voulais aller. Un film au rythme relativement lent, jamais contraint par la reconstitution historique, aux images très proches des tableaux du XVIII e siècle et avec peu de gros plans ou de scènes trop découpées. Bref, un cinéma à l'opposé de celui que j'ai fait jusque-là, où il fallait vraiment réfléchir les plans en amont au lieu de les créer sur le plateau. Habituellement, chez moi la technique s'adapte aux comédiens. Là, ça allait devoir être l'inverse. Je voulais que la star du film soit la caméra ! La lumière ! Le chef opérateur ! Il se trouve aussi que j'ai découvert sur le tard BARRY LYNDON.

Ça a été un choc titanesque. Et cela m'a confortée dans l'idée de ne pas casser les codes du classique pour en faire une mise en scène moderne. Je pense que l'émotion est plus palpable dans une forme classique que dans une forme moderne, et dans cette histoire d'amour, l'émotion est primordiale.

Pourquoi avoir opté pour le 35 mm ?

D'abord par réflexe de spectatrice. Car dans les films d'époque tournés en numérique, dès qu'il y a du mouvement, je sens trop la vidéo, la fabrication. On s'éloigne de cette idée de tableaux que j'évoquais. Avec le 35 mm, il y a du grain, les couleurs correspondent à la réalité, c'est somptueux. Et je savais aussi que cela créerait une tension particulière au moment du « moteur » car, pour économiser de la pellicule, on aurait tous devant et derrière la caméra moins le droit à l'erreur. Je savais que ça rejaillirait dans le jeu, que ça allait aussi correspondre à la pression qui existait à Versailles où la spontanéité n'était pas de rigueur dans les échanges.

Pourquoi avoir choisi Laurent Dailland comme directeur de la photographie ?

J'ai rencontré plusieurs chefs opérateurs afin de trouver celui avec lequel j'allais avoir un langage commun. Celui à qui mes références parleraient et qui viendrait avec des références qui me parleraient. Laurent a été celui-là. J'ai eu envie de le rencontrer car j'avais adoré son travail sur ALINE de Valérie Lemerrier et plus largement l'aspect hétéroclite de sa filmographie (ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPATRE, PLACE VENDÔME, WELCOME...). Et ça a été une évidence ! Laurent a une sagesse d'esprit et de regard qui allait parfaitement compléter mon caractère impulsif tout en respectant mes volontés. Aller vers quelque chose de classique, de beau, de pur.

Le tournage a eu lieu en partie à Versailles. Comment fait-on pour ne pas être écrasé par ce monument ?

On ne peut tourner à Versailles que le lundi, jour de fermeture au public, et dans des lieux très précis : les extérieurs, la Chapelle Royale, la Galerie des Glaces et le salon Hercule. Et dans les intérieurs, on n'a pas le droit aux bougies, à la fumée, à tout ce qui pourrait abîmer le lieu. De vraies contraintes pour un directeur photo. Ce qui explique que j'ai choisi de reconstituer certaines scènes en studio car je voulais que rien ne puisse gêner le travail sur l'image. Et pour revenir à votre question, Versailles, j'ai choisi de le filmer à travers les yeux émerveillés de Jeanne, avec sa spontanéité. Jeanne jouit de se trouver dans ces décors mais n'est jamais écrasée par eux !

Il était évident que ce serait vous et personne d'autre qui incarnerait Jeanne du Barry ?

Je ne l'ai pas formulé tout de suite mais je crois qu'au fond de moi, l'envie a toujours existé. Encore fallait-il que je me convainque. Dans mes films précédents, je m'étais donnée des rôles qui avaient une continuité avec ma position de réalisatrice. J'ai longtemps cru que je ne pourrais jamais jouer quelqu'un débordée par les épreuves de la vie. Que ça court-circuiterait ma relation aux autres sur le plateau. Mais l'expérience de chacun de mes films m'a convaincue que je devais le faire. J'étais prête. Il y a évidemment d'autres comédiennes que j'aime, que j'ai envie de filmer et qui ont le caractère de Jeanne. Mais ça m'aurait fait tellement souffrir de la confier à quelqu'un d'autre ! La frustration aurait été immense. Je connaissais trop le personnage, je la sentais trop proche de moi pour la confier à une autre. Réaliser et jouer dans le film était une question vitale et indissociable.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de confier Louis XV à Johnny Depp ?

J'écris d'abord pendant trois ans pour un comédien français qui a finalement refusé de lire le scénario. Je mets donc un petit moment à digérer ma déception avant de proposer le rôle à

un autre acteur français qui, lui, me dit très rapidement oui mais doit renoncer pour des soucis de santé. A partir de là, j'avoue ne plus avoir de désir pour un français dans ce rôle. Un ami me suggère alors de faire la liste de mes rêves, par-delà les frontières et les langues. J'en vois trois. J'essaie de joindre le deuxième de cette liste car il me paraît le plus abordable. Et je vais attendre deux mois avant de recevoir une réponse lapidaire de refus de la part de l'assistant de son agent, sans une bribe d'explication. Alors forcément quand je décide de m'attaquer au premier de la liste, Johnny Depp, je n'y crois même plus ! Et je me trompais dans les grandes largeurs : quinze jours plus tard, je le rencontrais à Londres et il m'a tout de suite dit oui. J'ai eu envie de lui dans ce rôle d'abord parce que je suis depuis longtemps une grande admiratrice de son travail, tout simplement. Mais aussi parce que dans ce rôle qui passe plus par les regards et les silences que par les mots, il me paraissait par les rôles qu'il a pu tenir – d'EDWARD AUX MAINS D'ARGENT à BENNY & JOON – et l'émotion qui s'en dégagait à chaque fois, le comédien idéal pour ce genre de composition. Il y a du Buster Keaton chez Johnny. Enfin, je sentais en lui le côté romantique et romanesque du rôle, que son côté écorché vif correspondait pile au Louis XV de mon film.

Comment avez-vous construit le reste de la distribution ?

J'ai écrit pour Pascal Greggory, dont je n'oublierai jamais le soutien lors de mon premier film, PARDONNEZ-MOI, et pour Pierre Richard. Avec Pierre, j'ai réalisé un rêve de gosse. Cela fait longtemps que je voulais travailler avec lui et ça n'avait jamais pu se faire pour des questions de planning. La rencontre a été à la hauteur de mon rêve. Outre son immense talent, il n'y a pas plus gentil que lui ! J'ai proposé directement le rôle du mari de Jeanne à Melvil Poupaud parce que Melvil est très complexe, il peut être flamboyant mais tout aussi très dur. Je voulais aussi, dès le départ, India Hair en fille de Louis XV et Benjamin Lavernhe que j'ai découvert dans RADIOSTARS.

Il m'avait impressionné par son charisme, et j'avais senti qu'il serait doué pour la comédie. Et pour les autres rôles, je suis passée par des auditions classiques.



Est-ce que votre manière de travailler avec vos comédiens a différé de celle de vos films précédents ?

Oui car c'est le premier de mes films où il n'y a aucune improvisation. J'ai donc changé ma méthode de travail en conséquence en organisant pour la première fois des lectures en amont du tournage. Mais lors de celles-ci, j'avoue que j'ai quand même essayé de voir ce que pourraient donner quelques improvisations, mais j'ai senti tout de suite que c'était le mauvais chemin. Puis, une fois sur le plateau, on a répété avant quasiment chaque scène une fois celle-ci calée avec mon chef op' et ma scripte. Soit exactement là encore l'inverse de la manière dont j'ai l'habitude de travailler.

Et comment dirige-t-on quelqu'un comme Johnny Depp ?

Johnny est habité par beaucoup de paradoxes. Il peut à la fois être doux, malléable et quand une mouche l'a piqué soudain ne plus vouloir jouer ce qui est écrit. Mais ce comportement déconcertant me paraît surtout la conséquence d'un système américain, différent du nôtre, où la star est décisionnaire et les réalisateurs doivent s'adapter à eux. Et même s'il n'est pas le plus américain des acteurs américains, il n'est jamais évident de changer ses habitudes. Dans nos échanges, j'ai beaucoup appris, il a apporté énormément d'idées plus que pertinentes. Mais à d'autres moments, je tenais à rester sur le texte écrit et je n'ai pas lâché.

De qui vous êtes-vous entourée pour les postes essentiels pour un film d'époque que sont les costumes, la coiffure, le maquillage et les décors ?

En dehors de l'équipe déco, j'ai souhaité faire appel à des gens de la mode car je trouve qu'ils sont plus créatifs que les équipes de cinéma. Ils sont plus libres, et ils se nourrissent de différentes formes d'art, donc plus ouverts d'esprit.

Sur ce film qui diffère donc de vos précédents, en quoi le travail de montage a été spécifique ?

Laure (Gardette) a monté tous mes films sauf MON ROI. Elle a commencé le montage sans moi car j'avais besoin d'un break après le tournage. Quand je la rejoins, c'est sans doute la première fois que j'ai une idée aussi précise du montage de chaque scène. Mais en contrepartie, c'est aussi la première fois que j'avais aussi peu de rushes, tournage en 35 mm oblige. Seulement 80 heures. Cela crée forcément des frustrations mais j'ai aimé trouver le rythme dans la difficulté. Comme je l'ai déjà dit : je voulais me confronter à une autre forme de narration.

La voix off qui l'accompagne était présente dès l'écriture ?

Oui j'ai voulu cette voix off pour garder l'esprit du conte que j'évoquais mais aussi et surtout parce qu'elle allait me permettre de voyager dans les années et dans le récit et de rajouter des informations sur Jeanne, en particulier évidemment sur tout ce qu'elle a pu vivre une fois son départ de Versailles.

À quel moment avez-vous commencé à réfléchir sur la bande originale du film ?

Je travaille avec Stephen Warbeck depuis POLISSE. Et je lui ai parlé de JEANNE DU BARRY très en amont, lors du tournage d'ADN, en lui expliquant que la musique constituerait un des rôles principaux du film. Stephen a donc commencé à composer des choses avant le tournage après que je lui ai donné quelques indications – de la musique classique pour éviter tout anachronisme, un refus du tire-larmes et du mélo... – et l'exemple de BARRY LYNDON où la musique ne vient jamais soutenir les images mais est en contraste avec elles. La collaboration avec Stephen a été dense mais toujours facile parce qu'il est humble, très à l'écoute, et toujours au service du film et pas de son égo. C'était parfois compliqué parce qu'il vit en Angleterre, or on avançait bien lorsqu'il venait à Paris. Je suis très contente du résultat final, c'est une musique classique mais qu'on peut écouter sans le film, c'est un élément à part entière.



ENTRETIEN AVEC JOHNNY DEPP

Quelle a été votre première réaction quand Maïwenn est venue vous proposer d'incarner Louis XV dans JEANNE DU BARRY ?

Ce type de proposition n'arrive pas tous les jours, vous vous en doutez ! Jamais je n'aurais ne serait-ce qu'imaginé qu'on proposerait de jouer un Roi de France à l'Américain que je suis. Donc quand je reçois cette proposition, je suis forcément intrigué. Je me renseigne sur celle qui a imaginé ce projet et a eu cette idée dingue de me confier Louis XV, je regarde ses autres films. Je lis son scénario très bien écrit, très documenté sur les coulisses du Versailles de cette époque, les luttes de pouvoir à fleurets mouchetés, tissant finement des liens entre le XVIII e siècle et notre époque, sans verser dans la facilité des anachronismes. Mais ce sont nos premiers échanges qui vont valider toutes ces premières sensations positives. J'ai eu l'impression de rencontrer une âme sœur. Et quelqu'un de passionné, de totalement dédié à ce projet d'une ambition folle depuis des années. En fait, je n'ai eu qu'une question à lui poser: « es-tu sûre de me vouloir moi pour ce rôle et pas un comédien français ? ». Elle m'a assuré qu'elle me voyait dans ce personnage depuis des mois, au-delà de ces questions de langue. Quand quelqu'un qui se montre aussi précis et enthousiaste dans sa manière d'expliquer son film et ce qu'elle veut en faire t'assure qu'elle y croit, tes doutes s'envolent. J'ai donc accepté avec enthousiasme. Et ce, d'autant plus que j'avais la certitude d'avoir face à moi quelqu'un prêt à aller au combat, conscient de ce qu'allait représenter un tel tournage en costumes, dans des lieux prestigieux donc intimidants et avec des centaines de figurants. Ça ne faisait aucun doute.

A partir de là, comment créez-vous ce Louis XV ? Vous commencez par lire des biographies sur lui ou vous ne vous appuyez que sur le scénario ?

De manière générale, je pars seulement du scénario. Mais quand on incarne un personnage historique qui plus est dans un pays et dans une langue qui ne sont pas la sienne, il y a une responsabilité supplémentaire évidente qui vous pousse à essayer d'en savoir le plus possible sur lui. Je me suis donc nourri de deux biographies assez complètes, d'un des experts engagés pour accompagner le projet aussi et qui maîtrisait son sujet sur le bout des doigts.

Ce que je creuse, ce n'est pas tant l'Histoire avec un H que les petites histoires autour de Louis XV, des anecdotes du quotidien, ce qu'il aimait manger, boire... Et je m'en nourris pour composer ce personnage riche d'énormément d'identités qui, protocole royal oblige, doit par exemple chaque jour s'adresser à des publics différents de manière à chaque fois différente et extrêmement précise, sans le moindre pas de côté possible. Ce n'est au fond que face à Jeanne que le Roi redevient un homme. C'est passionnant d'imaginer ce qui se passe dans le cerveau de quelqu'un forcé ainsi à tout cloisonner. A avoir une vie presque entièrement écrite d'avance sauf lorsque l'inconnu surgit et prend de plus en plus de place avec Jeanne du Barry.

Jouer en français change votre manière de travailler en amont sur ce personnage et de jouer sur un plateau ?

D'abord, même si je parle un peu français, pour me rapprocher au plus près du français du XVIIIe siècle, j'ai travaillé avec une coach qui a été d'une efficacité redoutable pour la précision de la prononciation par exemple. Mon but a été de me détacher le plus possible de cette question, que les mots sortent de ma bouche de manière la plus naturelle possible pour que je puisse me concentrer sur le jeu et mes partenaires. Qu'au-delà des mots, je puisse explorer, comme quand je joue dans ma langue maternelle, ce qu'il y a sous les mots. Et surtout que je puisse avoir la liberté d'improviser, de jouer avec ces mots, de m'amuser avec mes partenaires. De ne pas rester juste collé aux textes et aux situations par pure obsession d'une prononciation précise ou une totale incapacité à réagir à ce qui se passe autour de moi. Ce travail en amont sur la langue m'a donné les munitions pour faire mon job d'acteur, au fond !

Louis XV est aussi un personnage dont les silences et les regards sont aussi éloquents que les mots qu'il prononce. Et en ce sens, il s'inscrit dans la droite lignée de nombreux personnages que vous incarnez depuis le EDWARD AUX MAINS D'ARGENT de Tim Burton...

J'en ai croisé dans la vie de ces hommes qui te faisaient tout comprendre en un seul regard. Et qui imposait ainsi une puissance et la peur ! Ils n'avaient pas besoin d'ouvrir la bouche pour ça !

De par sa fonction et sa personnalité, Louis XV en fait partie. Et pour l'incarner, j'ai donc eu le bonheur en effet de m'inscrire au fond dans le sillage de ceux qui, depuis toujours, sont mes héros de cinéma, les stars du muet, les Lon Chaney, Buster Keaton, Charlie Chaplin... mais aussi d'un Marlon Brando dont le langage corporel était unique au monde. C'est en les observant eux mais aussi en passant depuis des années du temps dans des cafés à simplement observer mes contemporains dans la « vraie » vie que je ne cesse jamais de travailler ce genre d'expression pour aller au-delà des mots. Un acteur, c'est une éponge.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans la manière dont Maïwenn dirigeait son plateau?

J'ai été vraiment épaté par le mélange de force, de courage et de passion avec laquelle elle tenait ce plateau. Il était clair tous les jours qu'elle savait où elle allait, alors que cumuler les casquettes de réalisatrice et d'actrice principale d'un tel projet constitue une vraie gageure ! A commencer par quelque chose de très concret : un réalisateur doit être au courant à chaque instant de tout ce qui se passe sur son plateau alors qu'une interprète doit à l'inverse faire le vide et tout oublier. Et c'est assez dingue la manière dont elle a réussi à apprivoiser cette dichotomie.

Et comment avez-vous vécu votre collaboration avec elle sur le plateau ?

Entre un acteur et un réalisateur, tout est question de confiance. De confiance mutuelle pour atteindre le même but. A mes yeux, mon travail consiste à proposer à un metteur en scène le maximum de chemins pour arriver à ce résultat-là, afin de lui offrir un maximum d'options au montage. Pour avoir moi-même réalisé un film, je sais combien on peut se retrouver frustré

sur la table de montage dans le cas contraire. Après, sur un plateau, il y a forcément des contraintes de temps ajoutées à celle de la pellicule 35 mm. Et il y a pu avoir, et je le comprends parfaitement, des réticences de sa part à mettre en boîte certaines de mes propositions. Mais, à chaque fois, j'insistais pour qu'au moins elle tourne une prise, quitte à la jeter au final. Je ne dis pas que mes inspirations sont toutes bonnes, loin de là. Maïwenn en a pris certaines, pas d'autres. Mais au moins, elle a eu le choix !

Dans JEANNE DU BARRY, vous formez aussi un duo savoureux avec Benjamin Lavernhe qui joue La Borde, le premier valet de chambre du Roi... Comment s'est créée entre vous deux cette complicité qui crève l'écran ?

Benjamin est un acteur absolument dingue. J'ai envie de le voler pour l'engager comme partenaire dans tous mes prochains films ! Un talent fou, une disponibilité de chaque instant, un regard bienveillant. Avec lui, on pouvait se régaler à improviser et se lancer juste par un échange de regards. Il rebondit instantanément à toutes les propositions que tu peux faire pour les amener à des endroits auxquels tu n'avais pas pensé. Il comprend tout à 2000 à l'heure. Mais avec ce film, côtés comédiens, j'ai été gâté ! Retrouver par exemple mon ami Pascal Greggory que je connais depuis plus de 30 ans, c'était très émouvant et très joyeux pour moi. Et tourner pour la première fois avec Pierre Richard. Quel acteur ! Quel homme ! Quelle légende ! Je parlais plus tôt de mes héros de cinéma, les Keaton, les Chaplin. Pierre est de cette trempe-là.

Si je vous demande quelle image, quel moment vous retiendrez de cette aventure, quelle serait-elle ?

La première fois où je me suis retrouvé à déambuler dans la Galerie des Glaces du Palais des Versailles. Soudain, tout ce que j'avais rêvé ou fantasmé, par rapport au film et à ce personnage de Louis XV prenait vie. Le costume, le maquillage, le décorum... Je me sentais totalement dans la peau de Louis XV et prêt à entamer ce passionnant voyage à travers le temps, imaginé par Maïwenn. Je garderai longtemps cette image- là dans ma tête. Comme si j'étais soudain propulsé au cœur du XVIIIe siècle... mais avec une odeur moins pestilentielle qu'à l'époque. C'est ça le luxe du XXIe siècle !



JEANNE DU BARRY – UNE HISTOIRE ICONOCLASTE DES FEMMES AU XVIII^e

Par Cécile Berly

Une trajectoire sulfureuse, une existence liée à jamais au scandale. Celui du corps prostitué, de la sexualité chèrement tarifée. Une ascension sociale vertigineuse. Née bâtarde, dans un milieu on ne peut plus modeste, d'une mère cuisinière probablement prostituée à ses heures perdues, et ce comme des milliers de leurs contemporaines, et d'un père moine, lequel, selon les sources, est défroqué ou non. Autour de cette jeune femme sortie du ruisseau gravitent des proxénètes, des libertins (très riches), des prédateurs en tout genre. Rappelons que la future Comtesse du Barry évolue dans une société où les femmes ne sont pas seulement « invisibilisées ». Pour elles, il n'y a pas de place dans l'espace public. Le leur est celui du foyer, des tâches domestiques. Au sein de ce que l'on nomme, à partir du XVIII^e siècle, l'opinion publique, les femmes qui existent publiquement, ce sont les femmes publiques. Les prostituées, donc. Ce qui explique pourquoi les femmes intègrent parfaitement le système patriarcal, sans jamais réellement le critiquer et, encore moins, le remettre en question.

Longtemps considéré comme le siècle de l'émancipation féminine, celles qui se sont distinguées au XVIII^e, au demeurant peu nombreuses, l'ont fait au mépris de toutes les turpitudes et malveillances que les femmes subissent à partir du moment qu'elles existent, d'une façon ou d'une autre, dans l'espace public. Selon les cas, on les attaque parce qu'elles sont belles ou laides, séduisantes ou immariables. Si on déteste les femmes savantes, on aime railler les stupides. On leur conteste d'avoir des facultés intellectuelles, incapables qu'elles seraient de pouvoir penser, argumenter, philosopher. On leur nie tout talent. Elles ne sont, ni ne peuvent, être de grandes artistes, compositrices ou savantes. Elles n'ont aucun droit politique, y compris

sous la Révolution qui, certes, leur octroie quelques droits civils. Elles naissent et meurent en éternelles mineures. Celles qui se distinguent, qui réussissent, ne sont que des anomalies, des femmes dénaturées, de mauvaise vie, des virago, des monstres femelles.

Dans le regard de la réalisatrice Maïwenn, Jeanne Du Barry n'est plus seulement la créature du scandale. Elle dépassionne la favorite royale, l'imaginaire qu'elle suscite depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Surtout, elle humanise une femme qui a dû sans cesse faire montre de volonté, de courage et d'ambition. En un siècle où les femmes ne peuvent accéder au pouvoir politique, le lit du roi est le lieu de passage obligé pour connaître une telle élévation sociale. Satisfaire les sens du souverain, ne serait-ce que pour un temps (c'est le cas des petites maîtresses, éphémères dans le lit royal), garantit à une jeune femme d'être à l'abri du besoin et ce pour le reste de ses jours. Au demeurant, être la favorite royale, vivre avec le roi à la cour de Versailles des années durant, exige des compétences, aussi bien cérébrales qu'humaines – ce qu'une Madame de Pompadour a brillamment démontré avant Jeanne du Barry.

Cette dernière est éduquée, posée, respectueuse des usages de la cour, même si, pour la plupart, elle ne peut les comprendre et les juge, à l'instar du plus grand nombre, ridicules. Elle assume d'être savante dans le domaine « de la bagatelle », tout en étant une lectrice assidue – le livre est un objet essentiel de son quotidien, et ce depuis l'enfance. Elle a du goût et la sculpture est l'une de ses passions. Elle est une esthète avertie et mécène très active, que ce soit pour la décoration intérieure, un mobilier raffiné ou la culture dite « des apparences ». Elle sait comme personne s'habiller, se parer, mettre en valeur sa silhouette. L'ancienne demoiselle travaillant chez Labille, marchand de modes, a une connaissance très pointue de ce qu'est le style, les accessoires, l'élégance. Avant la reine Marie-Antoinette, elle participe activement à la naissance de la haute-couture avec son goût des robes libérées des paniers, rayées ou blanches, des plumes et des bijoux qu'elle accumule. Elle se travestit en portant le pantalon et la redingote. Ce n'est pas seulement par provocation. Elle affiche de la sorte ce qui la caractérise et fait défaut au monde qui l'entoure, qui la déteste autant qu'il l'envie : sa liberté.

Sous l'œil bienveillant mais jamais complaisant de Maïwenn, on mesure la fragilité d'une condition humaine, celle d'une femme dont le sort dépend exclusivement du bon vouloir du roi. À tout moment, au moindre faux pas, la favorite aurait pu être répudiée. Au demeurant, il n'en fut rien. Louis XV l'aime sincèrement. Il la protège, la défend, et l'impose à tous, y compris à ses filles Mesdames, restées célibataires, qui n'ont de cesse de l'humilier, de la rabaisser, avec l'aide de la dauphine Marie-Antoinette, à peine âgée de quinze ans. De toutes ses femmes de cœur, Jeanne est sa grande histoire d'amour qui se termine tragiquement, en mai 1774, en raison de la maladie. Louis XV mourant de la petite vérole, il ne peut faire autrement que de céder à la pression des ecclésiastiques et des dévots. Il la chasse de la cour pour vivre ses dernières heures en roi très chrétien, demandant officiellement pardon à ses sujets pour sa conduite de pécheur et recevoir l'extrême onction. Plus que tout, Louis XV a très peur de l'enfer.

Jeanne du Barry incarne l'inconduite du roi, un libertinage éhonté, une monarchie efféminée, dégénérée. Elle sera, à jamais, la créature sexuelle, la prostituée de luxe, y compris vingt ans plus tard, en pleine Révolution. Elle sera alors arrêtée, incarcérée, jugée, condamnée et guillotinée pour que le nouvel ordre politique solde enfin ses comptes avec l'Ancien Régime et ces femmes qui ont osé, parce que dénaturées, fouler d'une manière ou d'une autre l'espace public.

Le film de Maïwenn participe de façon superbe, avec une compréhension fine du XVIII^e en général et de Jeanne du Barry en particulier, au renouvellement d'une histoire des femmes qui inclut ces trajectoires hors normes, sulfureuses, complexes, et de fait si éclairantes d'une époque, largement incompréhensible pour nos sensibilités, où l'égalité entre les sexes reste un sujet chaud.

Cécile Berly est écrivaine et historienne spécialiste reconnue du XVIII e et de l'histoire des femmes de ce siècle en particulier. Elle a publié de nombreux livres, pour la plupart salués par la critique (Le Monde des Livres, Libération, Le Figaro littéraire, L'Humanité...) dont Les femmes de Louis XV (Perrin, 2018), Trois femmes (Passés composés, 2020), La légèreté et le grave (Passés composés, 2021) et, dernièrement, Guillotinées (Passés composés, 2023).

FILMOGRAPHIE MAÏWENN – RÉALISATRICE

RÉALISATION

- 2023 JEANNE DU BARRY
2020 ADN
Festival de Cannes 2020
2015 MON ROI
Festival de Cannes 2025 – Prix d'interprétation féminine (Emmanuelle Bercot)
2011 POLISSE
Festival de Cannes 2011 – Prix du Jury
2009 LE BAL DES ACTRICES
2006 PARDONNEZ-MOI
2004 I'M AN ACTRICE

COMÉDIENNE

- 2023 JEANNE DU BARRY de Maïwenn
NEHNEH SUPERSTAR de Ramzi Ben Sliman
2022 LES MIENS de Roschdy Zem
2021 TRALALA de Arnaud et Jean-Marie Larrieu
2020 ADN de Maïwenn
2017 LE PRIX DU SUCCÈS de Teddy Lussi-Modeste
2014 L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT de Arnaud et Jean-Marie Larrieu
2012 TÉLÉ GAUCHO de Michel Leclerc
2011 POLISSE de Maïwenn
2008 LE BAL DES ACTRICES de Maïwenn
2006 PARDONNEZ-MOI de Maïwenn
2004 LES PARISIENS de Claude Lelouch
2003 HAUTE-TENSION de Alexandre Aja
1996 LE CINQUIÈME ÉLÉMENT de Luc Besson
1991 LA GAMINE de Hervé Palud
1990 LACENAIRE de Francis Giroud
1988 L'AUTRE NUIT de Jean-Pierre Limosin
1983 L'ÉTÉ MEURTIER de Jean Becker
1981 L'ANNÉE PROCHAINE... SI TOUT VA BIEN de Jean-Loup Hubert



LISTE ARTISTIQUE

Jeanne du Barry	Maiwenn
Louis XV	Johnny Depp
La Borde	Benjamin Lavernhe
Le Duc de Richelieu	Pierre Richard
Le Comte du Barry	Melvil Poupaud
Le Duc d'Aiguillon	Pascal Greggory
Adélaïde	India Hair
Victoire	Suzanne de Baecque
Louise	Capucine Valmary
Le Dauphin	Diego Le Fur
Marie-Antoinette	Pauline Pollmann
Mercy	Micha Lescot
La Comtesse de Noailles	Noémie Lvovsky
Anne	Marianne Basler
Monsieur Dumousseaux	Robin Renucci

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Maiwenn
Scénario	Maiwenn, Teddy Lussi-Modeste, Nicolas Livecchi
Musique originale	Stephen Warbeck
Montage	Laure Gardette
Image	Laurent Dailland, AFC
Décors	Angelo Zamparutti
Création Costumes	Jürgen Doering
Création Coiffures	John Nollet
Création Maquillages	Tom Pecheux
Scripte	Marion Pin
Casting	Sarah Teper, ARDA
1er assistant réalisateur	Frédéric Gérard
Direction de production	Christophe Jauffroy
Son	Nicolas Provost
Montage son	Anne Gibourg, Gregoire Chauvot, Katia Boutin
Mixage	Eric Tisserand, AFSI, Matthieu Tertois
Une coproduction	Why Not Productions, France 2 Cinéma, France 3 Cinéma, La Petite Reine, Impala Productions, Les Films de Batna, IN.2 Film, Les Films du Fleuve
En association avec	Red Sea Film Foundation, World Vision Films, Okko
Avec la participation de	Netflix, France Télévisions, Casa Kafka Pictures - Belfius
Avec le soutien de et de	La Région Île-de-France CHANEL
Distribution Suisse	Frenetic Films
Ventes Internationales	Goodfellas